



HAL
open science

La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien (Beowulf, Sire Gauvain, Le Retour de Beorhtnoth et Le Seigneur des Anneaux)

Vincent Ferré

► To cite this version:

Vincent Ferré. La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien (Beowulf, Sire Gauvain, Le Retour de Beorhtnoth et Le Seigneur des Anneaux). M. Séguy, N. Koble. Passé présent. Le Moyen Age dans les fictions contemporaines, Presses de la rue d'Ulm, p. 45-54, 2009. hal-00802451

HAL Id: hal-00802451

<https://hal.science/hal-00802451>

Submitted on 19 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien
(*Beowulf*, *Sire Gauvain*, *Le Retour de Beorhtnoth* et *Le Seigneur des Anneaux*) »**

Vincent Ferré, université Paris 13-Paris Nord, CENEL

A la faveur de publications récentes, le lecteur francophone cerne désormais mieux la figure étonnante de J.R.R. Tolkien, le grand médiéviste qui enseigna à Leeds entre 1920 et 1925, puis à Oxford pendant 35 ans (de 1925 à 1959). Sa lettre de candidature envoyée en 1925 aux membres de la commission chargée d'élire le professeur d'anglo-saxon titulaire de la chaire Rawlinson and Bosworth¹ montre qu'à Leeds, le jeune Tolkien a dispensé des cours sur la littérature en vieil anglais (la poésie héroïque), l'histoire de l'anglais, le vieil et moyen anglais, la philologie germanique, le gotique et le vieil islandais, ou encore le gallois médiéval. Ce philologue, qui a également collaboré à l'*Oxford English Dictionary* en 1918, et connaît plusieurs langues vivantes – outre le latin et le grec, qu'il possède particulièrement bien –, est donc spécialiste des langues et littératures médiévales : son édition de *Sire Gauvain et le chevalier vert*² fait toujours autorité, mais il a également procuré le texte d'un manuel de règles pour moniales (*Ancrene Wisse*) et d'un fragment de *Beowulf* connu sous le titre « Finn episode »³, donné une traduction de plusieurs textes du XIV^e siècle et publié des articles essentiels sur *Beowulf* et la littérature arthurienne – rassemblés dans *Les Monstres et les critiques*⁴.

Découvrir cet aspect de la figure de Tolkien est souvent une surprise pour qui connaît l'auteur de *best-sellers*, en réalité bien involontaires, publiés par accident (*Bilbo le Hobbit*, 1937) ou écrits d'abord pour un cercle de très proches (*Le Seigneur des Anneaux*, 1954-1955). Cette donnée éclaire alors une impression de lecture : la présence du Moyen Âge, sensible dans l'œuvre fictionnelle de cet auteur, ne se réduit pas au « vernis médiéval » typique d'une grande partie de la *fantasy* du XX^e siècle⁵, mais constitue le contrepoinct fictionnel de son activité universitaire, sous la forme d'une reprise de motifs, de personnages et de structures romanesques hérités du Moyen Âge.

C'est le lien entre ses commentaires critiques de grands textes médiévaux et quelques œuvres fictionnelles de Tolkien qui m'intéressera ici. Étonnamment, cette piste est encore peu suivie par la critique tolkienienne⁶ ; elle est pourtant féconde, en ce qu'elle fait apparaître une

¹ J.R.R. Tolkien, *Lettres*, Paris, Christian Bourgois, 2005, p. 25-27 (lettre n°7) – désormais abrégé en *L*. Edition anglaise : *The Letters of J.R.R. Tolkien* [1981], éd. de H. Carpenter, Londres, HarperCollins, 1999, 512 p.

² *Sir Gawain and the Green Knight, Pearl and Sir Orfeo* [1975], édition et traduction de J.R.R. Tolkien, introduction de Ch. Tolkien, nouvelle édition, Londres, HarperCollins, 1996, 176 p.

³ *Finn and Hengest: The Fragment and the Episode* [1982], éd. d'A. Bliss, Londres, HarperCollins, 1998, xii, 180 p.

⁴ Disponible en anglais depuis 1983, ce recueil d'essais n'a paru en français qu'en 2006 : J.R.R. Tolkien, *Les Monstres et les critiques et autres essais*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2006, 297 p. – désormais abrégé en *MC* ; la version originale est abrégée en *MCOE : The Monsters and the Critics and Other Essays* [1983], éd. de Ch. Tolkien, Londres, HarperCollins, 1997, 240 p.

⁵ A ce sujet, la meilleure présentation en français est l'ouvrage d'A. Besson, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, collection « 50 questions », 2007, 203 p.

⁶ On trouve quelques remarques dans Jane Chance, *Tolkien's Art: a Mythology for England*, édition révisée, Lexington, the University press of Kentucky, 2001, ainsi que dans Tom Shippey, *J.R.R. Tolkien, Author of the Century*, Londres, HarperCollins, 2000, 384 p. – son ouvrage précédent, *The Road to Middle-Earth* (1982) s'intéresse plutôt aux liens entre philologie et fiction et un recueil récent d'articles fait allusion implicitement à cette problématique, mais sans l'aborder frontalement (*Roots and Branches. Selected Papers on Tolkien by Tom Shippey*, Zurich-Berne, Walking Tree Publishers, 2007, 432 p.). Le plus souvent, c'est le lien entre l'essai *Du Conte de fées et Le Seigneur des Anneaux* qui est envisagé par la critique, au détriment d'autres textes critiques de Tolkien (on trouvera cet essai en français dans *Faërie et autres textes* [1974], édition revue et augmentée,

interaction entre les deux sphères, critique et fictionnelle, sans solution de continuité. On envisagera cette hypothèse à partir des travaux universitaires consacrés par Tolkien à *Beowulf*, *Sire Gauvain et le chevalier vert* et *La Bataille de Maldon* qui serviront de point de départ pour réfléchir à quelques-uns des enjeux majeurs du *Retour de Beorhtnoth*, des *Enfants de Húrin* et du *Seigneur des Anneaux* : l'héroïsme, l'excès, l'échec et la faute¹.

Ce qui distingue ces textes critiques est, d'une part, leur manière de revendiquer leur originalité, Tolkien affirmant, de manière récurrente et à juste titre, qu'il prend le contre-pied des exégèses précédentes ; d'autre part, la cohérence des grands axes de sa réflexion sur la littérature médiévale menée sur une période de vingt années ; enfin, leur articulation avec sa fiction, Tolkien se percevant avant tout comme un écrivain plutôt que comme un critique².

***Beowulf* et la question de l'héroïsme**

Tolkien est ainsi le premier, dans son texte critique le plus célèbre – une conférence prononcée en 1936 et publiée sous le titre « *Beowulf* : les monstres et les critiques »³ – à souligner la nature littéraire et les qualités du poème héroïque le plus célèbre en langue anglaise⁴, jusqu'alors « exploité comme une mine de faits réels et imaginaires » et non « étudié comme œuvre d'art »⁵. Ce revirement fait date dans l'histoire de la critique – ce qui explique que l'article soit encore une référence bibliographique importante –, d'autant que Tolkien met l'accent, de manière inattendue, sur la relation entre le héros et les monstres, à savoir Grendel, puis le dragon. De cette œuvre, qui date des VIII^e-X^e siècles de notre ère, Tolkien retient en effet l'image d'un « homme en guerre contre le monde hostile et sa défaite inévitable dans le Temps »⁶, ce qui l'amène à réfléchir sur l'identité du héros et la nature de l'héroïsme.

Le lecteur du *Seigneur des Anneaux* ne peut alors manquer, en parcourant ces pages, de songer à une interrogation comparable, mais implicite (d'autant plus que les occurrences de *hero* et *heroic* sont très peu nombreuses)⁷, car transposée dans la fiction. Elle se lit ainsi dans la répartition des traits héroïques, hérités de la littérature médiévale, entre les Hobbits

Paris, Christian Bourgois, 2003, p. 51 *sq.* puis, plus récemment, dans une traduction de Christine Laferrière, dans *Les Monstres et les critiques...*, *op. cit.*, p. 139 *sq.*). Pour cette raison, l'article de V. Flieger (« Frodo et Aragorn, le concept du héros », 1981) mentionné plus loin revêt une importance particulière, en ce qu'il s'appuie en partie sur l'analyse de *Beowulf* par Tolkien pour aborder *Le Seigneur des Anneaux*. Autre exception, un article de Miriam Y. Miller souligne sur les liens entre *Le Seigneur des Anneaux* et les travaux de Tolkien sur *Sire Gauvain*, œuvre avec laquelle *Le Seigneur des Anneaux* partagerait certains thèmes et un usage de la merveille ; mais Miller cherche à rabattre systématiquement le *romance* de Tolkien sur le récit médiéval, considérant par exemple qu'ils appartiennent au même « genre », celui de la « quête héroïque », ce qui est très discutable (« “Of sum mayn meruayle, pat he my3t trawe”: *The Lord of the Rings* and *Sir Gawain and the Green Knight* », in Jane Chance (éd.), *Studies in Medievalism III.3, Inklings and Others*, D.S. Brewer, Cambridge, 1991, p. 345-365).

¹ Cette intervention (2005) a été revue pour intégrer les dernières parutions en français : les *Lettres* de Tolkien (2005), *Les Monstres et les critiques et autres essais* (2006), *Les Lais du Beleriand* (2006) et *Les Enfants de Húrin* (2008).

² Voir la lettre 113, envoyée à CS Lewis en 1948, où Tolkien tient à marquer sa différence avec Lewis, qu'il présente comme un critique (*L*, n°113, p. 183-187).

³ *MC*, p. 15-68 (*MCOE*, p. 5-48).

⁴ Voir *Beowulf*, in *Poèmes héroïques en vieil anglais*, traduction et présentation d'A. Crépin, Paris, UGE, collection « 10/18, Bibliothèque médiévale », 1981, 190 p. ; édition anglaise bilingue : *Beowulf*, éd. de M. Swanton, Manchester - New York, Manchester University Press, 1978, 212 p.

⁵ *MC*, p. 16 (*MCOE*, p. 5).

⁶ *Ibid.*, p. 30 (*ibid.*, p. 18).

⁷ Pour une remarque similaire et une quantification précise, voir Laurent Alibert, « La réflexion sur l'héroïsme dans *Farmer Giles of Ham* », in M. Devaux, V. Ferré et Ch. Ridoux, *Tolkien aujourd'hui, actes du colloque de Rambures (2008)*, Valenciennes, PUV, 2009 (à paraître).

(Frodo, Sam, Merry et Pippin) et les personnages nobles (tels Aragorn et Boromir) *a priori* plus proches de la figure du chevalier. Outre Merry et Pippin, pour qui le processus d'ennoblissement débouche sur un changement de statut qui les fait devenir des figures chevaleresques, Sam en particulier, par son abnégation et son courage, affirme un caractère héroïque au fil du récit, jusqu'à devenir le « héros principal » (selon une formule de l'auteur¹). Le personnage le plus intéressant demeure toutefois le protagoniste, « héros » parce qu'il porte l'Anneau et adopte une attitude (apparemment) exemplaire : Frodo, apparemment lisse et sans aspérités, comme un Galaad, révèle sa complexité dès lors qu'on le rapproche d'Aragorn et de Gollum.

Verlyn Flieger a ainsi montré comment, par leurs différences, Frodo et Aragorn permettent à Tolkien des variations sur le motif structurel de la quête et sur l'héroïsme². Tous deux sont anonymes et apparemment humbles au début du récit, mais la révélation progressive de l'identité du second, qui relève du type du « bel inconnu » sortant de l'ombre « quand son heure arrive »³, montre qu'il était dès sa première apparition un héros de *romance*⁴ médiéval, mêlant qualités guerrières et sentiment amoureux ; Frodo, quant à lui, affirme progressivement un héroïsme qui n'était qu'en germe : le fait d'être un *neveu* (comme Tristan ou Gauvain), d'être célibataire et d'être « le meilleur Hobbit » de la Comté⁵, faisait de lui un héros potentiel ; mais il ne le devient réellement qu'au cours de l'aventure.

Ce héros est toutefois travaillé par une relation complexe à un double, Gollum, la créature qui représente « l'incarnation de son désir croissant et irrésistible pour l'Anneau »⁶, désir qui manque de triompher et qui réussit à soumettre Frodo : une telle conclusion illustre une autre ressemblance avec *Beowulf*, poème dans lequel Tolkien constate que « la bataille contre le monde hostile et la créature des ténèbres, [...] s'achève pour tous, rois et héros compris, dans la défaite »⁷. Gollum est bien un double de Frodo : porteur de l'Anneau comme lui, il a fait l'expérience de la douleur, et préfigure le devenir de Frodo s'il conservait l'Anneau. (Le jeu des figures est encore plus complexe, puisque Gollum est aussi un double de Bilbo, que Frodo remplace dans sa fonction de héros, au début du *Seigneur des Anneaux*. On pensera en particulier à la scène où Bilbo s'oppose à Gandalf et reprend, sans le savoir, les propos de Gollum : « [...] L'anneau est à moi, je vous dis. A moi personnellement. Mon trésor, oui, mon trésor. »⁸) La défaite serait alors définitive, comme on va le voir.

¹ L n°131, p. 231.

² « La quête d'Aragorn est une quête véritable, consistant à gagner un royaume et une princesse. Celle de Frodo est plutôt une anti-quête. » (V. Flieger, « Frodo et Aragorn, le concept du héros » [1981], in V. Ferré (dir.), *Tolkien, Trente ans après (1973-2003)*, Paris, Christian Bourgois, 2004, p. 255).

³ *Ibid.*, p. 256.

⁴ Ce terme, repris de l'anglais, où il s'oppose à *novel*, désigne, selon la définition qu'en donne André Crépin à propos de *Sire Tristrem*, un récit qui « rapporte l'histoire de nobles personnages, chevaliers et princesses, qui font la preuve de leurs qualités au cours de nombreuses péripéties. La fin est souvent heureuse – le héros et l'héroïne, enfin rétabli dans leurs droits, se marient et ont de nombreux enfants –, mais pas toujours » (*Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard, 1995, p. 1542 (Pléiade). Il paraît plus pertinent de maintenir la distinction entre *novel* et *romance* que de la perdre en traduisant indifféremment par *roman* – c'est ainsi l'option retenue dans la traduction française des *Lettres* de J.R.R. Tolkien.

⁵ *Le Seigneur des Anneaux* (1972-1973), Paris, Christian Bourgois, 1990 (1995), désormais abrégé en *S*, p. 162 (« Bilbo (and Gandalf) had thought him the best hobbit in the Shire », *The Lord of the Rings* (1954-1955), Londres, HarperCollins, 1999 (désormais abrégé en *LoR* suivi du numéro de volume), I, p. 185).

⁶ La formule est de Flieger (*op. cit.*, p. 275), mais, comme elle le signale, Gollum avait déjà été présenté comme un double de Frodo dans les travaux de D. Parker en 1957 et R. Zimbardo en 1968 : voir Douglas Parker, « Hwaet We Holbyta... », *Hudson Review*, 1956-1957, 9, p. 605 et Rose A. Zimbardo, « Moral Vision in *The Lord of the Rings* », in N. D. Isaacs, R. A. Zimbardo (dir.), *Tolkien & the Critics*, Notre Dame-Londres, University of Notre Dame Press, 1968, p. 105.

⁷ *MC*, p. 30 (*MCOE*, p. 18, traduction modifiée).

⁸ S 48 (« It is mine, I tell you. My own. My precious. Yes, my precious. », *LoR*, I, p. 44).

Une remarque de Gandalf est ainsi justiciable d'une lecture métapoétique, et donne une clef de la construction du texte : pour lui, « tout héros ne joue qu'un petit rôle dans les grandes actions »¹ ; il faut donc *plusieurs héros* pour un haut fait – pour un *romance* – digne de ce nom. Ce n'est qu'un rapprochement, parmi d'autres possibles, entre cette œuvre de Tolkien et le poème qui l'a le plus inspiré dans ses travaux universitaires. Ainsi, on pourrait montrer en détail comment le geste même de l'écrivain anglais, jouant de l'intertextualité avec la littérature antique et médiévale, rejoint celui de l'auteur de *Beowulf*, qui « utilise des matériaux (encore abondants à l'époque) hérités d'une époque déjà changeante et bientôt révolue, époque désormais à jamais disparue, engloutie par l'oubli, mais qui les utilise dans un but nouveau »². Cette caractéristique, il la partage avec un autre texte central dans les travaux universitaires de Tolkien, portant cette fois sur la littérature arthurienne, et à travers lequel il poursuit sa mise à l'épreuve de l'héroïsme par la fiction.

Sire Gauvain et le chevalier vert : l'échec et la faute

La conférence que consacre Tolkien à ce texte arthurien du XIV^e siècle date de 1953³, l'année précédant la parution du *Seigneur des Anneaux* : la rédaction de ce roman, commencée en décembre 1937, est donc encadrée par cette conférence et celle de 1936 sur *Beowulf*. Or cet écart de 17 années n'empêche pas une grande cohérence dans la réflexion critique. La conférence sur *Sire Gauvain* s'ouvre ainsi sur une analyse du dialogue qu'entretient cette « œuvre enracinée » avec les textes antérieurs ; et Tolkien insiste d'emblée sur l'originalité de la lecture qu'il va faire de ce récit, structuré autour d'une promesse et d'un défi. On se rappelle en effet qu'Arthur, défié en sa cour par un chevalier vert, ne doit son salut qu'au sacrifice de Gauvain ; comme le résume Tolkien, le chevalier féérique propose à « quiconque à la cour en a le courage [de] prendre la hache et [de lui] asséner un coup unique auquel il n'opposera aucune résistance, à condition de promettre qu'au bout d'un an et un jour, il permettra au Chevalier vert de lui porter en retour un coup auquel il n'opposera aucune résistance. »⁴ Naturellement, ce chevalier n'est pas tué par la décapitation, et repart en adjurant Gauvain de respecter sa parole.

L'année étant presque écoulée, celui-ci se met en chemin, mais avant d'arriver sur le lieu du défi, il est contraint d'accepter l'hospitalité d'un étrange seigneur. C'est ce passage qui intéresse Tolkien : contrairement aux critiques qui l'ont précédé, il se concentre sur la tentation à laquelle est soumis Gauvain, aux strophes 39 et suivantes du récit. La dame de son hôte tente en effet de le séduire, et le neveu d'Arthur cherche à concilier respect de la morale et des règles de l'hospitalité avec une attitude courtoise (il ne veut pas éconduire la dame de façon trop brutale), tout en cherchant à honorer la promesse faite au chevalier vert, quand bien même il ne saurait survivre à la rencontre. Ces strophes soulignent donc la perfection de Gauvain, capable de résister au péché de luxure et aux avances de la dame, très explicites : « Je suis à vous corps et âme/ Pour vous procurer du plaisir, / Je suis contrainte, force m'est, / D'être votre servante, et je le serai »⁵.

Sa seule défaillance est d'accepter en cadeau une ceinture magique qui rend son porteur invulnérable⁶. Son geste, alors qu'il se sait en danger de mort, peut sembler bénin, mais il va à l'encontre d'un étrange pacte accepté par Gauvain, qui a promis au seigneur du

¹ *S*, p. 298 (« only a small part is played in great deeds by any hero », *LoR*, I, p. 354).

² *MC*, p. 48 (*MCOE*, p. 33).

³ Elle est publiée dans *Les Monstres et les critiques* (*MC*, p. 97-138 ; *MCOE*, p. 72-108).

⁴ *MC*, p. 99-100 (*MCOE*, p. 74).

⁵ *Sire Gauvain et le chevalier vert*, traduction et adaptation par Juliette Dor, Paris, UGE, coll. « 10/18 Bibliothèque médiévale », 1993, p. 86-87.

⁶ *Ibid.*, p. 119.

château d'échanger avec lui tout ce qu'ils gagneront respectivement – le seigneur à la chasse, Gauvain de son côté. Pour cette faute, ce dernier (confondu par le Chevalier vert qui n'est autre que le seigneur du château) reçoit un stigmaté : il ne meurt pas lors de la confrontation finale, mais garde une cicatrice¹. Les réflexions de Tolkien sur la nature de la faute de Gauvain l'amènent à relativiser celle-ci :

Je ne suis pas là pour prétendre que Gauvain n'a nullement « échoué » [« fail »], car telle n'était pas non plus la thèse de son auteur, mais pour considérer à quel degré et sur quel plan il a échoué [...]. [...] il souhaitait avoir la vie sauve, motif simple et honnête, et par des moyens qui n'étaient en aucun cas contraires au pacte conclu à l'origine avec le Chevalier vert, mais qui s'opposaient seulement au pacte apparemment absurde conclu par pur divertissement avec le seigneur du château. Telle était son unique faute.²

Mon hypothèse est que Tolkien reprend cette interrogation (sur quel plan situer l'échec du héros ?) dans son *magnum opus*, *Le Seigneur des Anneaux*, où il la répartit entre deux personnages principaux, dont la quête aboutit à un échec : non Aragorn cette fois (cette figure royale ne saurait échouer), mais Boromir et Frodo.

Le premier semble l'archétype du chevalier par sa bravoure (il est le capitaine des armées du Gondor), sa force et sa fierté. Mais, contrairement à son frère Faramir ou à Aragorn, ses qualités sont dévoyées par le désir de s'emparer de l'Anneau pour l'utiliser comme une arme contre Sauron, malgré le danger de corruption qu'il représente ; persuadé que sa valeur militaire le prémunira contre ces périls, Boromir tente de le prendre de force à Frodo (II.10), et paie de sa vie cet acte de démesure. Son geste préfigure celui de Frodo, le Porteur de l'Anneau, qui succombe progressivement à la fascination exercée par l'objet. Mais Frodo s'oppose à Boromir par son profil (nettement moins héroïque), et surtout par son intention première, puisqu'il a promis de détruire l'Anneau en le rapportant là où il a été forgé, en Mordor, malgré la dimension sacrificielle de cet engagement, qui le voue quasiment à la mort. Cependant, se réalise progressivement la prédiction de Gandalf, qui prévenait à l'orée de l'odyssée que « [l'Anneau] asservirait totalement tout mortel qui en serait possesseur »³ ; au moment de le détruire, Frodo préfère revendiquer haut et fort sa possession, avant de le perdre brutalement (VI, 3).

Des nombreuses péripéties et du dénouement qu'on ne révélera pas, on retiendra ici, d'une part, un paradoxe : bien qu'il ait failli, Frodo voit se réaliser sa mission initiale ; il est donc considéré comme un héros, et parmi les plus grands, par ceux (les peuples libres de la Terre du Milieu) qu'il a sauvés de Sauron. D'autre part, Frodo est, comme Gauvain, marqué par un stigmaté, annoncé par une blessure à l'épée, puis une piqûre d'Arachne ; l'amputation du doigt qui portait l'Anneau lui rappellera sa mission et sa faute : « je ne serai pas le même », déclare-t-il à Gandalf, « J'ai été blessé par poignard, piqûre et dent, et par un long fardeau »⁴.

Si besoin était d'étayer davantage le rapprochement entre le héros médiéval et son avatar moderne, on pourrait évoquer le commentaire de l'auteur, qui répond à plusieurs reprises dans sa correspondance aux lecteurs qui accablent Frodo ou interrogent sa défaillance. Ainsi d'une lettre de 1956, portant sur le sens de l'échec de Frodo : analysant la situation dans laquelle se trouvait celui-ci comme une aporie, comme « des circonstances qui exigent [d'un individu] souffrance et endurance bien au-delà de ce qui est normal », Tolkien

¹ *Ibid.*, p. 143.

² *MC*, p. 122-123 (*MCOE*, p. 95-96).

³ *S*, p. 63 (« it would utterly overcome anyone of mortal race who possessed it. », *LoR*, I, p. 61).

⁴ *S*, p. 1054 (« I am wounded with knife, sting, and tooth, and a long burden. », *LoR*, III, 323). Dans son relevé des similitudes entre *Sire Gauvain* et *Le Seigneur des Anneaux*, Miller ne mentionne ce point important qu'en passant (*art. cit.*, p. 360).

considère qu'une telle situation « sacrificielle » exonère partiellement le personnage et invite à relativiser son échec¹.

La Bataille de Maldon, Le retour de Beorhtnoth et l'excès

C'est cette question qui permet de rapprocher la conférence de Tolkien consacrée à *Sire Gauvain* de l'analyse qu'il propose de *La Bataille de Maldon*, poème fragmentaire en vieil-anglais (il ne nous en reste que 325 vers) rapportant un épisode funeste de la lutte des Anglo-Saxons contre les Vikings, au X^e siècle. Sans présenter ici en détail² *Le Retour de Beorhtnoth*³, à la fois « suite » et commentaire du poème, soulignons sa nature hybride : l'œuvre, d'une trentaine de pages, contemporaine de la conférence sur *Sire Gauvain*, associe en effet un dialogue dramatique entre deux personnages (Torhthelm et Tídwald) au lendemain de la bataille, dialogue introduit par quelques pages rappelant le contexte historique de cet affrontement, et une postface mettant l'accent sur la « faute » de Beorhtnoth – intitulée *ofermod*, elle porte sur l'interprétation de ce terme anglo-saxon, crucial dans le poème⁴. Le narratif (18 p.) et le discursif (15 p.) s'équilibrent donc, au service d'une thèse assumée par Tolkien, comme s'il prononçait une conférence mêlant démonstration et fiction à valeur illustrative et argumentative – à noter que *Le Retour de Beorhtnoth* a été lu à la radio, en décembre 1954⁵, ce qui confirme la ressemblance entre ce texte et certaines conférences de Tolkien mêlant récit et discours (comme « Un Vice Secret », qui s'appuie sur des fragments autobiographiques et des extraits de langues inventées par lui⁶), quand la fiction ne remplace pas totalement le discours critique⁷.

Tolkien considère Beorhtnoth, leur chef militaire, comme responsable de la défaite des Anglo-Saxons, en raison de l'orgueil et du désir de gloire qui l'ont poussé à affronter frontalement des adversaires supérieurs en nombre, alors qu'il aurait pu se contenter de défendre son pays, grâce à une meilleure position stratégique et géographique. Leurré par une référence épique, il a dépassé la mesure et fait preuve de cet *ofermod* qui retient l'attention de Tolkien ; Beorhtnoth a en effet voulu égaler le modèle de Beowulf, se hisser au niveau des plus grands, ce qui a entraîné sa chute : « Lui et son souverain orgueil ! Mais [celui-ci] s'est joué de l'orgueilleux »⁸ constate Tídwald.

Comme pour les œuvres précédentes, *Beowulf* et *Sire Gauvain*, on peut suivre la transposition fictionnelle par Tolkien de la lecture qu'il propose dans un texte critique, non seulement à l'intérieur du *Retour de Beorhtnoth* (dans la deuxième partie, le dialogue

¹ L, p. 331 (n°181, datée probablement janvier ou février 1956, un an après la publication du *Seigneur des Anneaux*).

² On pourra lire ailleurs une présentation du *Retour de Beorhtnoth* qui analyse le traitement de l'excès (*ofermod*) de Beorhtnoth pour mettre en lumière le lien établi par Tolkien entre ce personnage, Beowulf et Arthur – tous trois critiqués en tant que figures royales –, avant d'examiner le prolongement de cette critique dans *Le Seigneur des Anneaux*, *Fermier Giles de Ham* et le *Lai de Leithian*. Je me permets de renvoyer, ici et plus loin, à cet article : « Tolkien, retour et déroute du roi : lectures politiques d'Arthur », in Anne Besson (dir.), *Arthur au miroir du temps*, Dinan, Terre de Brume, 2007, p. 83-105.

³ Sur *Le Retour de Beorhtnoth*, on commencera par consulter T. Shippey, *J.R.R. Tolkien, Author of the Century*, op. cit., p. 294-296 ; on trouvera une traduction française de la *Bataille de Maldon* dans *Poèmes héroïques en vieil anglais*, op. cit. et *Le Retour de Beorhtnoth* dans *Faërie et autres textes*, op. cit., p. 13-49 (désormais abrégé en *RdB* ; édition anglaise dans *Tree and Leaf*, Londres, HarperCollins, 2001, p. 119-150 – abrégé en *TL*).

⁴ Voir T. Shippey, op. cit. ; Thomas Honegger, « *The Homecoming of Beorhtnoth: Philology and the Literary Muse* », in *Tolkien Studies*, 4, 2007, p. 191-201 ; et V. Ferré, « Tolkien, retour et déroute du roi... », art. cit., p. 89.

⁵ Voir la lettre n°152 (L, p. 266).

⁶ Cf. *MC*, p. 247-276 ; *MCOE*, p. 198-223.

⁷ Exemplaire à ce sujet est l'anecdote, rapportée ailleurs, selon laquelle Tolkien lut en 1938 une version de son récit *Le Fermier Gilles de Ham* à la place d'une conférence sur le conte de fées (lettre n°31, L, p. 62).

⁸ *RdB*, p. 32 (traduction modifiée ; « Too proud, too princely ! But his pride's cheated », *TL*, p. 137).

dramatique), mais dans celles de ses œuvres qui se rapportent à la Terre du Milieu. Apparaissent alors de multiples figures de chefs commettant une faute comparable à celle de Beorhtnoth : dans *Le Seigneur des Anneaux*, on songe de nouveau à Boromir, ainsi qu'à son père Denethor, ou encore au mage Saruman et au seigneur Eomer ; dans la *Quenta* (l'histoire des Elfes), mentionnons entre autres le roi Fingolfin¹, ou Fëanor. Mais même les personnages qui semblent échapper finalement à cet *hybris*, comme Túrin², n'y parviennent qu'*in extremis* : toute sa vie est en effet marquée par l'orgueil, avant que le dernier acte ne permette la rédemption. Cet événement important ne doit pas faire perdre de vue les errements initiaux de Túrin, en une lecture téléologique qui ne rendrait pas justice à la nuance avec laquelle Tolkien construit ses personnages.

Ce dernier exemple se révèle d'autant plus important que, s'il est moins connu du grand public que les héros du *Seigneur des Anneaux*, Túrin a accompagné Tolkien tout au long de sa vie d'écrivain. Il n'a cessé de récrire son histoire, en vers et en prose : elle est centrale dans l'ensemble de récits connus sous le nom de « Silmarillion », le livre auquel Tolkien a travaillé pendant soixante ans, depuis *Les Contes Perdus* (1916-1917), sans jamais l'achever. Les lecteurs français connaissaient jusqu'à présent une version ancienne de l'histoire, publiée dans ce même volume des *Contes Perdus* (*Turambar et le Foalókë*), ainsi que le résumé paru dans le *Silmarillion* de 1977, mais aussi le poème en vers allitératifs des *Lais du Beleriand* (*Le Lai des Enfants de Húrin*), ainsi que la version publiée dans les *Contes et légendes inachevés* sous le titre *La Geste des Enfants de Húrin : Narn I Hîn Húrin*. Son importance est telle que Christopher Tolkien, fils et exécuteur testamentaire de l'auteur, responsable de l'œuvre depuis 1973, a décidé de procurer en 2007 une version « complète » de l'histoire, sous forme d'un montage d'épisodes empruntés aux manuscrits successifs, pour recomposer un récit destiné au grand public – ces épisodes étant dispersés dans plusieurs volumes, dont certains de *L'Histoire de la Terre du Milieu* relèvent de l'édition savante, par les notes et commentaires.

Or les *Enfants de Húrin* (2007) présentent l'image finale d'un personnage dont Tolkien n'a cessé d'accentuer l'orgueil au fil des réécritures³ : dès sa jeunesse, Túrin rêve à un destin comparable à celui du héros Beren, célébré dans les chants elfiques ; reproduisant l'erreur de Beorhtnoth, il est logiquement qualifié par un personnage sage, la reine Melian, de *présomptueux*, « over-bold »⁴, terme qui rappelle l'*ofer/mod*. La même Melian invite Túrin à adopter une attitude *moyenne*, qui évite les excès : « Ta destinée n'est pas si grande [*high*] [que celle de Beren], il me semble, Túrin fils de Morwen, bien qu'il y ait quelque chose de grand [*greatness*] en toi »⁵. Vient alors la mise en garde, plus nette, par le biais d'une antithèse : « redoute tant l'ardeur [*heat*] de ton cœur que sa froidure [*cold*], et astreins-toi à la patience, si tu le peux. »⁶ Cet avertissement, Túrin n'en tient pas compte, comme le montre une scène immédiatement postérieure dans le récit (malgré une ellipse de trois ans), au cours de laquelle il manque de tuer un Elfe, dans un accès de colère. Sa victime pourrait être un repoussoir, tant sa fierté est présentée sous un jour négatif : « Quelqu'un en Doriath lui envoyait

¹ Cf. V. Ferré, « Tolkien, retour et déroute du roi... », *art. cit.*, p. 92-93.

² Dans ce même article, l'exemple de Túrin était convoqué (*ibid.*, p. 94) pour montrer que son attitude lors du combat contre le dragon fait ressortir, *a contrario*, les erreurs de Fingolfin et de Beowulf – Túrin utilise la ruse au lieu de l'affronter directement, après avoir demandé de l'assistance à des compagnons. Il s'agit ici de nuancer cette lecture, qui minore un trait fondamental du personnage.

³ Voir l'analyse de Richard West, dans V. Flieger et C. Hostetter, *Tolkien's Legendarium, Essays on the History of Middle-Earth*, Westport, Londres, Greenwood Press, 2000, p. 243.

⁴ *Les Enfants de Húrin*, Paris, Christian Bourgois, 2008, p. 79 (*The Children of Húrin*, Londres, HarperCollins, 2007, p. 85).

⁵ *Ibid.*, p. 79 (« Not so high is your destiny, I think, Túrin son of Morwen, though greatness is in you », *ibid.*, p.85).

⁶ *Ibid.*, p. 80 (« fear both the heat and the cold of your heart, and strive for patience, if you can », *ibid.*, p. 85).

pourtant cet honneur [son statut de fils adoptif du roi Thingol] [...] : Saeros était son nom. Il était orgueilleux [*proud*], traitant avec dédain ceux qu'il considérait comme de moindre condition et de moindre valeur que lui. »¹ En réalité, Saeros agit comme un miroir, révélant le caractère de Túrin ; lui qui ne lit que fierté chez les autres va être victime de ce sentiment :

Mais voici que le troisième été après son départ, comme il atteignait l'âge de vingt ans [...], Túrin vint à l'improviste un soir à Menegroth, et entra dans la grande salle du trône. [...] Túrin prit un siège sans prêter attention, car il était épuisé et préoccupé ; et la malchance voulut qu'il s'assoie justement à [...] la place même où Saeros avait coutume de s'asseoir. Saeros, entrant tardivement, fut saisi de colère, croyant que Túrin avait agi par orgueil [*pride*] et pour lui faire un affront délibéré [...].²

Saeros insulte Túrin, qui le blesse grièvement ; cette altercation, qui finira par causer la mort de l'offenseur, est rapportée sous un angle plus psychologique dans la version en vers des *Lais du Beleriand*, qui met l'accent sur les sentiments de Túrin :

Alors, une fureur folle, tel un brasier ardent,
embrase l'amertume de son cœur blessé ;
une rage blanche monte à ces mots insultant [son peuple]³

Ce n'est pas le seul moment où Túrin fait preuve d'orgueil (ainsi, il ne revient pas à Menegroth, même lorsque le Roi lui accorde son pardon) : certains épisodes rappellent même littéralement l'*hybris* de Beorhtnoth, comme lorsque Túrin fait établir un pont pour que les armées de Nargothrond, jusqu'alors protégées par la position stratégique de la ville, sortent affronter directement l'ennemi, ce qui entraînera leur perte⁴. Ainsi, entre ses erreurs de jeunesse et sa rédemption finale, Túrin propose une sorte de synthèse des comportements des divers héros de Tolkien – de Boromir à Aragorn, en passant par Frodo. Ou plutôt, puisqu'il se situe (avec les autres figures des *Contes Perdus*) à l'origine du Légendaire tolkienien, on peut considérer qu'il contient en germe de multiples figures héroïques, que Tolkien va déployer au fil de ses œuvres.

Plutôt que de se contenter de multiplier les rapprochements thématiques ou structurels entre Tolkien et la littérature médiévale – ce qui est aujourd'hui encore une voie importante de la critique tolkienienne⁵ – il me paraissait important d'explorer une perspective aujourd'hui encore peu suivie par la critique en envisageant le rapport entre son activité de critique et d'auteur de fiction. On retiendra à la fois la remarquable cohérence des problématiques essentielles de ses textes critiques sur *Beowulf*, *Sire Gauvain* et *Maldon*, reprises et

¹ *Ibid.*, p. 77 (« Yet there was one in Doriath that begrudged him this [...] : Saeros was his name. He was proud, dealing haughtily with those whom he deemed of lesser state and worth than himself », *ibid.*, p. 82).

² *Ibid.*, p. 80-81 (« But it chanced in the third summer after Túrin's departure, when he was twenty years old, that [...] he came unlooked for to Menegroth and went one evening into the hall. [...] Túrin took a seat without heed, for he was wayworn, and filled with thought; and by ill-luck he set himself [...] in that place where Saeros was accustomed to sit. Saeros, entering late, was angered, believing that Túrin had done this in pride, and with intent to affront him », *ibid.*, p. 86).

³ *Les Lais du Beleriand*, Paris, Christian Bourgois, 2006, p. 33 (« Then a fierce fury, like a fire blazing, / was born of bitterness in his bruised heart; / his white wrath woke at the words of scorn », *The Lays of Beleriand* [1985], Londres, HarperCollins, 2002, p. 19).

⁴ Sur ces points, voir R. West, qui décrit Túrin comme « fier, arrogant et entêté (*art. cit.*, p. 243-244).

⁵ Outre les travaux fondateurs de T. Shippey (*The Road to Middle-Earth* [1982], nouvelle éd., Londres, HarperCollins, 2005, 432 p.), signalons l'ouvrage récent dirigé par Jane Chance, *Tolkien the Medievalist*, Londres - New York, Routledge, 2003, xiv-295 p.

complétées à plusieurs années de distance ; et la manière dont ces réflexions se traduisent directement dans la fiction de cet inventeur de monde dont on croit souvent qu'il travaillait à partir de sa seule imagination – de manière *naïve*, en somme.

On aurait plutôt ici des exemples d'une « philologie fictionnelle »¹ consistant à partir de textes médiévaux – de leur établissement, de leur matérialité –, avant d'en proposer une lecture critique qui ouvre sur l'invention de fictions narratives. On se souvient en effet de ce plaidoyer de Tolkien en faveur de la philologie, dans son discours d'adieu à l'université d'Oxford : « c'est elle [la philologie] qui a sauvé de l'oubli et de l'ignorance les documents qui nous restent, et présenté aux amoureux de la poésie et de l'histoire des fragments d'un passé noble qui, sans elle, serait resté obscur et enterré à jamais »². Tolkien, inventeur d'Arda et de la Terre du Milieu, a donné à ses lecteurs accès à un passé mythique et fictif de notre Terre, aussi héroïque que ses grands modèles. Au final, Tolkien était bien *Scholar and Storyteller*³, comme le résume une image assez saisissante, évoquée par son biographe : celle d'un homme écrivant le *Seigneur des Anneaux* la nuit, « au dos de vieilles copies d'examen », la prose de son œuvre se mêlant à celle de ses étudiants⁴.

¹ Sur cette formule, proposée ici, voir « Tolkien ou la philologie fictionnelle : du mot à la fiction », in *LHT*, n°5, *Poétiques de la philologie*, sous la direction de Sophie Rabau, qui développe une analyse des liens entre philologie, critique et invention fictionnelle – article en ligne sur <http://www.fabula.org/lht>.

² *MC*, p. 289 (*MCOE*, p. 235).

³ Ce volume mêle textes de Tolkien et textes critiques sur son œuvre : Mary Salu, Robert T. Farrell, éd., *J.R.R. Tolkien, Scholar and Storyteller: Essays in Memoriam*, Ithaca (N.Y.)-Londres, Cornell University Press, 1979, 325 p.).

⁴ Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien, une biographie* [1980], éd. revue et augmentée, Paris, Christian Bourgois, 2002, p. 211.